



**Irène
Némirovsky
L'Ennemie**

Préface d'Olivier Philipponnat

DENOËL



DU MÊME AUTEUR

- Le Malentendu*, Fayard, « Les Œuvres libres », 1926.
Denoël, 2010. Gallimard, Folio.
- L'Enfant génial*, Fayard, « Les Œuvres libres », 1927.
Un enfant prodige, Gallimard, 1992.
- L'Ennemie*, Fayard, « Les Œuvres libres », 1928.
Le Bal, Fayard, « Les Œuvres libres », 1929.
Grasset, 1930. Les Cahiers rouges.
- David Golder*, Grasset, 1929. Les Cahiers rouges.
Le Livre de poche.
- Les Mouches d'automne*, Kra, 1931. Grasset, 1931.
Les Cahiers rouges.
- L'Affaire Courilof*, Grasset, 1933. Les Cahiers rouges.
- Le Pion sur l'échiquier*, Albin Michel, 1934 ; 2005.
Le Livre de poche.
Films parlés, NRF, 1934.
- Le Vin de solitude*, Albin Michel, 1935 ; 2004. Le Livre de poche.
- Jézabel*, Albin Michel, 1936 ; 2005. Le Livre de poche.
- La Proie*, Albin Michel, 1938 ; 2005. Le Livre de poche.
- Deux*, Albin Michel, 1939 ; 2014. Le Livre de poche.
- Les Chiens et les Loups*, Albin Michel, 1940 ; 2004.
Le Livre de poche.
- La Vie de Tchekhov*, Albin Michel, 1946 ; 2005.
- Les Biens de ce monde*, Albin Michel, 1947 ; 2005. Le Livre de poche.
- Les Feux de l'automne*, Albin Michel, 1957 ; 2014.
Le Livre de poche.
- Dimanche, et autres nouvelles*, Stock, 2000. Le Livre de poche.
- Suite française*, 2004, prix Renaudot. Gallimard, Folio.
- Destinées, et autres nouvelles*, Éditions Sables, 2004.
- Le Maître des âmes*, Denoël, 2005. Gallimard, Folio.
- Chaleur du sang*, Denoël, 2007. Gallimard, Folio.
- Les Vierges, et autres nouvelles*, Denoël, 2009. Gallimard, Folio.
- La Symphonie de Paris, et autres histoires*, Denoël, 2012.
- Nonoche, dialogues comiques*, Éditions Mouck, 2012.
- Œuvres complètes*, La Pochothèque, 2 tomes, 2011.

Irène Némirovsky

L'Ennemie

roman

Préface d'Olivier Philipponnat

DENOËL

© *Éditions Denoël*, 2019

Couverture: Couverture : Raphaëlle Faguer.

© *Girl in Red*, c.1930, Giesbert, Edmund W. (1893-1971) / Chicago History Museum,
USA / Bridgeman Images

En souvenir de notre grand-mère, Irène Némirovsky
Les enfants de Denise Epstein Dauplé
(Emmanuel, Nicolas et Irène)
et d'Élisabeth Gille (Fabrice et Marianne)

En pensant à maman, évidemment
Nicolas Dauplé

Préface

Histoire d'une résilience

*Et qui sait si les fleurs nouvelles que je rêve
Trouveront dans ce sol lavé comme une grève
Le mystique aliment qui ferait leur vigueur ?*

Charles BAUDELAIRE, « L'Ennemi »

Lorsque, en 2005, le manuscrit du *Vin de solitude*, son « autobiographie mal déguisée », fut retrouvé parmi d'autres dans les combles où il patientait depuis plus de soixante ans, l'énigme de l'enfance d'Irène Némirovsky promettait d'être en partie résolue. En partie seulement. Certes, l'écrivain s'y remémore avec force détails son histoire familiale et ce qui fut le principal ferment de son âme : une haine farouche envers sa mère, femme volage et suffisante. Mais des phrases entières résistaient au décryptage. Un mot, en particulier, se refusait. Que pouvait bien signifier : « Il faut, la nuit qui suit le *Nice*, bien marquer la souffrance et l'horreur d'Hélène¹ » ?

1. Le double romanesque d'Irène Némirovsky dans *Le Vin de solitude* (1935).

Nice, théâtre de ses premiers souvenirs d'enfance, revient souvent dans ce manuscrit, comme ailleurs dans son œuvre. Ville du carnaval, avec sa « guirlande de démons¹ », mais aussi pays de soleil et de fleurs, où l'héroïne de *L'Ennemie* rêve de vivre avec son père une idylle quasi incestueuse (« Je t'aimerais tant, si tu savais, je te soignerais... mieux qu'elle... »). La suite du passage laissait toutefois peu de doutes : « Je me souviens seulement d'un malaise physique, la douleur dans le corps, la fièvre [...] » Irène Némirovsky rédigeait vite. Il n'est pas simple de la déchiffrer. Ses « N » ressemblaient à des « V ». Ses « e », à des « l ». Et ses « o », qu'elle n'avait pas toujours le temps de refermer, ont parfois l'air de « u » ou de « c ». Il ne fallait donc pas lire *Nice*, mais *Viol*. Lorsque je l'appris à Denise Epstein, fille de la romancière, elle ne parut pas surprise, comme si le climat suicidaire du *Vin de solitude* l'avait de longtemps préparée à ce choc.

Un viol. Le mot ne figure dans aucun roman, aucune nouvelle d'Irène Némirovsky. Pas même dans *Suite française*, lorsque Bruno von Falk déchire les vêtements de Lucile, tandis qu'elle se débat en criant : « Jamais, non ! non ! jamais² ! » Mais Lucile parvient à se soustraire à Bruno, qui n'insiste pas. Tandis que Gabri, dans *L'Ennemie*, est bel et bien victime des assauts du comte Nikitof : « C'était quelque chose d'horrible, d'innommable, de douloureux, comme un cauchemar... » À partir de cet épisode,

1. *Carnaval de Nice* (scénario, 1932).

2. *Suite française*, Denoël, 2015, p. 414.

amené comme une simple péripétie, un dégoût « pareil à une nausée » semble contaminer le roman. Dégoût de « l'antique adversaire, le mâle », que Gabri finit par retourner contre sa mère dont l'« odeur singulière », mélange de parfum maternel et d'*odor di femina*, l'écœurait dès les premières pages. Mais de quoi « petite mère » est-elle au juste responsable ? De n'avoir offert à sa fille d'autre modèle que celui d'une « cocotte », d'autre impératif que sa volonté de jouissance, d'autre amour qu'une répugnante camaraderie, d'autre éducation qu'une série d'injonctions entrecoupée de colères. Or, les reproches que Gabri finit par formuler sont mot pour mot ceux qu'Irène Némirovsky se souviendra d'avoir échangés avec sa propre mère : « Qu'est-ce qui est mal ? Qu'est-ce qui est bien ? On ne m'a jamais appris... »

L'Ennemie parut en juillet 1928 sous le pseudonyme de Pierre Nerey, anagramme d'Yrène, dans le mensuel littéraire *Les Œuvres libres*. Cette vengeance masquée traduit bien la volonté de la jeune romancière, à vingt-cinq ans, de gifler sa mère tout en l'épargnant. Et, pour déguiser la part intime de ce roman, elle le pare d'artifices plus ou moins voyants. Sept ans plus tard, ébauchant *Le Vin de solitude*, ce « roman presque autobiographique que l'on écrit toujours, fatalement, tôt ou tard¹ », elle qualifiera d'ailleurs *L'Ennemie* de « roman roman », notant pour elle-même : « Évidemment, il faut fondre les deux, l'artifice de *L'Ennemie*, et la vérité². »

1. Lettre à Gaston Chérau, 11 février 1935.

2. Journal de travail du *Vin de solitude*, 1934.

Mais — et voilà bien le plus frappant —, même l'« artifice », dans ce roman, est significatif. Irène Némirovsky, par exemple, a affublé sa mère du prénom Francine, flattant son fantasme de passer pour une bourgeoise française, elle qui était née dans une famille juive d'Ukraine ; en revanche, elle n'a pas modifié le prénom de son mari, Léon Bragance, portrait craché de son père bien-aimé, Leonid Némirovsky.

Autre exemple : ce premier « cauchemar » qu'est la mort de Michette et la présence de son fantôme tout au long du roman. Irène Némirovsky était fille unique, mais justement, c'est l'un des reproches les plus amers qu'elle eût à faire à sa mère, doublé d'un soupçon : celui d'être née par accident, si ce n'est par adultère. Francine Bragance n'est pas seulement « égoïste et indifférente », elle détruit toute idée de bonheur familial, ici symbolisé par la « soupière fumante¹ ». La solitude est un des motifs les plus obsédants de *L'Ennemie* ; solitude de l'orpheline que s'imagine être Gabri, confinant à la délectation morose, mais aussi solitude de Francine, terrorisée de n'être qu'« une pauvre femme toute seule », solitude de Léon, résigné au cocuage, solitude de Charles, prisonnier d'un amour cannibale. Irène Némirovsky, qui a lu Proust et l'a relu, ne peut avoir oublié la phrase la plus courte de la *Recherche* : « Chaque personne est bien seule. »

1. Le leitmotiv de la « soupière fumante » ou de la « soupe longuement mijotée » apparaît dans *Le Malentendu* (1926, ch. 16), *David Golder* (1929, ch. 21), *La Comédie bourgeoise* (1932), *Le Vin de solitude*, (1935, III, ch. 5), *Les Chiens et les Loups* (1940, ch. 23), et sous d'autres formes dans plusieurs autres romans.

C'est un autre aphorisme qu'elle avait initialement prévu d'inscrire en épigraphe, une phrase d'Oscar Wilde, tirée du *Portrait de Dorian Gray* : « Les enfants commencent par aimer leurs parents ; plus tard, ils les jugent ; jamais ou presque ils ne leur pardonnent. » Solitude et acrimonie : les ingrédients de ce livre.

Pour qui s'est penché sur le foisonnant manuscrit du *Vin de solitude*, tout frémissant de souvenirs, *L'Ennemie* apparaît comme une première tentative de repousser le « ténébreux orage¹ » sous la menace duquel Irène Némirovsky vécut ses vingt premières années. Instructive, à cet égard, est la date du copyright : 1927. Elle indique que ce roman fut entrepris peu après son mariage, une fois conquises la distance, l'indépendance et la liberté nécessaires pour défier le dragon maternel. Le récit est d'ailleurs parsemé d'indices à l'attention de Fanny Némirovsky : l'appartement des Ternes pareil à une « gigantesque meringue », les leçons de piano, la gouvernante anglaise, les ongles que « petite mère » ne cesse de polir, etc. Autant de détails inchangés dans *Le Vin de solitude*, dont une phrase de *L'Ennemie* annonce déjà le motif central : « Elle semblait ivre d'un vin mystérieux². »

Car voilà bien l'énigme. Le délaissement, la colère et le ressentiment procurent à Gabri une ivresse inexplicable. Si

1. « Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage » : premier vers du sonnet « L'Ennemi » de Baudelaire, qui donne son titre au roman. On remarquera, au passage, qu'il pleut beaucoup dans *L'Ennemie*.

2. Voir p. 74.

L'Ennemie n'était que le récit d'une révolte adolescente, il nous toucherait moins que les protagonistes du drame. Or, quelque chose d'impur dans le caractère naïf et pervers, vulnérable et agressif, dépressif et exalté de Gabri nous retient d'éprouver la « rage haineuse » qui l'anime. Vengeance et remords, haine et tendresse, orgueil et culpabilité s'arrachent son cœur. Le titre du roman lui-même est ambigu. De quelle « ennemie » est-il question : de Gabri ou de sa mère ? C'est le nœud du psychodrame. La jeune héroïne est bien plus la rivale que l'adversaire de Francine. Elle emprunte ses chapeaux, imite ses façons et, pour finir, ses travers. Même sa vengeance prend la forme d'une « mimésis d'appropriation » qui eût comblé d'aise René Girard, car tout le roman peut être lu comme un cycle de violence mimétique qui s'achève par un authentique sacrifice humain. Dans *Le Bal* — « quintessence de *L'Ennemie* », de l'aveu d'Irène Némirovsky —, la jeune Antoinette trouvera moins de jouissance dans une vengeance cruelle que dans la pitié magnanime qu'autorise sa victoire. Mais Gabri est habitée par « une jalousie envieuse » et sans issue. Devenue malgré elle le double d'une mère honnie, n'est-elle pas responsable, aussi, de son propre sort ? « Comment pourrais-je la juger ? Est-ce que je ne lui ressemble pas ? »

Si *L'Ennemie* illustre un principe, c'est que l'hérédité, cette glu dont Gabri ne parvient pas à se défaire, est une forme de complicité, au double sens du mot. D'emblée, Gabri est complice des infidélités de Francine. Complice de la mort accidentelle de Michette. Complice de son propre viol. Leur réconciliation inattendue, dans une indécente

promiscuité, en marque le paroxysme. Seul un couteau pourrait désormais séparer la mère et la fille, la victime et l'ennemie. En le retournant contre elle-même, Gabri châtie l'odieuse complicité qu'une hérédité insurmontable avait fini par nouer. Elle ne fait qu'interrompre cette fatalité inscrite dans son sang — ce même sang dont les « mouvements obscurs », dans *Suite française*, feront de Lucile et Bruno des « ennemis malgré tout et pour toujours », captifs d'une hérédité qui les a fait naître Française et Allemand, bien plus que de la morale, de « la raison ni [du] cœur¹ »...

L'arme secrète de Gabri nous est connue dès le début du roman, mais il lui faudra plusieurs chapitres pour comprendre qu'elle en disposait. C'est son don d'observation. Rien n'échappe à ses yeux « mystérieusement dessillés » qui la font témoin, malgré elle, de tout ce qui l'entoure. Du nommable et de l'innommable. C'est plus fort qu'elle, Gabri voit tout². « Les passants, les arbres, le ciel. » L'amant de sa mère. Là résident son pouvoir et sa malédiction. « Je sais, j'ai vu », ces quatre syllabes qu'elle se répète comme un mantra appellent irrésistiblement un « j'ai vaincu ». Orgueil « obscur et intense » de n'être plus dupe, mais aussi de juger les siens à distance, ce sentiment propre à l'adolescence de

1. *Suite française, op. cit.*, p. 414.

2. Ce même don d'observation vaudra à Irène Némirovsky d'être qualifiée de « romancière aux yeux ouverts » (J.-P. Maxence, *Gringoire*, 10 juin 1938). Aux critiques qui lui reprochaient les portraits outranciers de certains de ses personnages, notamment dans *David Golder*, elle répondait inlassablement : « Pourtant, c'est ainsi que je les ai vu. »

ne tenir de personne : « Comme ils me sont étrangers ! » Mais, plutôt que de crier à Francine « ces mots qui la brûlaient », Gabri, saisie d'une brusque intuition, les écrit sans réfléchir. Geste moins innocent qu'il y paraît, aux conséquences incalculables. Le bristol vengeur du comte Nikitof, ouvrant à son tour les yeux de « petite mère », viendra confirmer qu'une explication verbale, fût-elle hystérique, ne vaut pas une délation en bonne et due forme. L'apparition de trois mots, *Mane, Thecel, Phares*, interrompt le festin de Balthazar ; de même, il suffit à Gabri de trois mots, « revenez à l'improviste », pour lever l'impunité de sa mère. Elle connaissait les bienfaits de la lecture, remède contre l'ennui et rempart contre la « vie réelle » ; elle découvre le pouvoir dénonciateur de l'écriture, ce « pistolet chargé ».

Il est révélateur que, dans le mot qu'elle griffonne « d'une haute écriture impersonnelle, soigneusement déguisée », Gabri, corbeau anonyme, se dissimule derrière le voussoisement. Instinct de romancière ! D'abord voir, puis transposer. En ce sens, malgré les apparences, *L'Ennemie* est bien un roman de formation. Il témoigne des premiers pas d'un écrivain, au moment où lui sont révélés les pouvoirs du regard et de l'écriture. Certes, Gabri ne sort pas victorieuse du face-à-face qui l'oppose à son double. Et pourtant, ce roman lui-même en fait foi, l'enfant humiliée deviendra romancière. Son art l'extraira du cercle vicieux de l'hérédité. *L'Ennemie*, lorsqu'il paraît en 1928, est bien ce « dangereux chiffon » brandi à la face de Fanny Némirovsky, le miroir déformant de ses péchés et de ses tares. Il est aussi le récit

caché d'une résilience, car c'est au fond de sa rancœur que Gabri trouvera le « mystique aliment » dont parle Baudelaire. Mieux encore, le caractère irrationnel et sauvage de sa rancune est le gage même de son salut, car rien n'égale un art dont la source jaillit sans retenue. C'était la leçon de *L'Enfant génial* (1927), c'est aussi celle, dans *L'Ennemie*, du chant tzigane « sauvage, sincère, spécial », comme de la « langue sauvage et douce » de Nikitof, sous le pouvoir desquels tombe Gabri instantanément. Or, de ces pulsions irraisonnées, l'adolescente n'est elle-même pas dépourvue...

Avec les années, Irène Némirovsky prendra conscience du caractère excessif de *L'Ennemie*. Le désespoir de Francine, après la mort de Michette, lui paraîtra « digne d'un cinquième acte de mélodrame ». Coïncidence éloquente, le roman voisine, dans *Les Œuvres libres*, avec *Le Venin* d'Henry Bernstein. La trivialité des répliques, le découpage en quatre actes et le dénouement pour le moins théâtral du roman justifient en effet que l'on ait souvent rapproché ces deux écrivains. Moins d'un an après *L'Ennemie*, en février 1929, paraîtra la première version du *Bal*, toujours sous le pseudonyme de Nerey destiné à tromper la vigilance des siens. Mais, cette fois, Irène Némirovsky parvient à transformer la tragédie de son enfance en une satire féroce et drolatique. La révolte d'Antoinette, dans cette longue nouvelle, n'évoque que trop celle de Gabri, dont la bonne nature se gâte d'une « petite âme violente ». Les deux fillettes partagent les mêmes « pensées secrètes, abominables », ressentent le même abandon, recherchent la

même « satisfaction obscure, vengeresse ». Mais la revanche d'Antoinette est plus réfléchie. Elle suppose la mise en scène d'un véritable scénario et, par là même, la maîtrise de son propre destin. *Le Bal*, fruit d'un juste orgueil qu'Irène Némirovsky n'a jamais songé à cacher, marque une étape supplémentaire sur la voie de la résilience. Sa dernière scène est le négatif de celle de *L'Ennemie* : cette fois, la fille surplombe la mère effondrée et la console avec des accents de fausse pitié. Car Gabri et Antoinette ne sont, en fin de compte, que deux autoportraits d'une romancière à différents stades de son évolution. *L'Ennemie* nous la montre au moment où l'intuition d'être une artiste se fraie un chemin vers sa jeune conscience. L'instant n'est pas venu, mais il est proche, où elle saura manier son art sans se blesser, tel « entre ses mains un pistolet chargé »...

Olivier PHILIPPONNAT

PREMIÈRE PARTIE

Gabri et Michette Bragance, plantées au beau milieu de l'avenue du Bois de Boulogne, cherchaient leur mère parmi la foule. Mais l'avenue, par ce matin d'hiver limpide, glacial et plein de soleil, était noire de monde : les petites filles tournaient vainement la tête dans toutes les directions ; elles ne voyaient rien. Elles se remirent à marcher lentement vers la porte Dauphine.

Un peu de neige tombée pendant la nuit brillait encore le long des grilles et soulignait le pur dessin des grands arbres nus. L'air était vif et frais.

Gabri et Michette bousculaient les passants à grands coups de coude ; les femmes filaient sur leurs hauts talons, la jupe écourtée jusqu'au genou, la taille démesurément allongée selon la mode de ce mois de décembre 1919. De petits jeunes gens trop bien mis, serrés à s'étouffer dans leur pardessus à martingale, la tête découverte comme les adolescents anglais, mais le nez pincé de froid, marchaient par bandes, barrant le trottoir du large moulinet de leurs cannes. Quelques cavaliers traversaient l'avenue au galop ;

on les regardait avec une sorte de surprise. En revanche, les autos, plus soignées que des bêtes de luxe, sillonnaient la chaussée. Le tableau était pimpant, charmant, borné d'un côté par les arbres argentés du Bois et, de l'autre, par la masse trapue de l'Arc de triomphe, gris et rose dans le soleil.

À peine quelques ombres parmi toute cette clarté : des enfants en deuil, un soldat aveugle, un autre dans une petite voiture, des femmes qui se hâtaient ; leurs longs voiles de crêpe flottaient derrière elles. C'était déjà tout ce qui restait de la guerre.

Gabri et Michette — onze et six ans — ne daignaient rien voir. Tous les jours, après le cours, elles allaient attendre leur mère sur l'avenue, et c'était une corvée quotidienne qu'elles haïssaient autant que leur leçon de piano. Gabri, l'air maussade, se frayait un chemin à travers la foule à coups de coude pointus lancés sournoisement dans les côtes des promeneurs. Elle était en plein âge ingrat, grande, agile et maigre. Elle portait un manteau de drap vert qui la faisait paraître plus noire encore qu'elle ne l'était, une robe trop courte taillée dans une vieille jupe de sa mère, des chaussettes de laine laissant à découvert des genoux nus pleins de bosses et de bleus ; un béret de laine grise était enfoncé sur ses boucles courtes qui dansaient autour de son cou grêle. Elle n'était pas jolie, la figure menue, ponctuée de taches de son, la bouche trop grande, mais elle avait de beaux yeux verts, profonds et changeants.

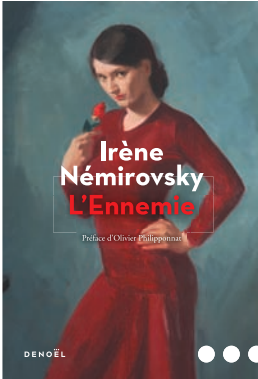
Quant à Michette, elle ressemblait à leur mère ; elle était blanche et blonde, elle avait les jolis yeux bleus, le sourire câlin, impérieux de Francine Bragance. Elle se cramponnait

Il y a un peu moins d'un siècle paraît pour la première fois *L'Ennemie*, petit bijou d'une jeune romancière encore inconnue du public. Dans ce roman, publié sous le nom de Pierre Nerey, Irène Némirovsky dissèque sous couvert de la fiction toutes les ambivalences de sa relation avec sa mère. Ici, Irène devient Gabri, une jeune fille de dix-sept ans en révolte, avec toute la violence confuse de l'adolescence, contre une mère indifférente, vieille coquette sur le déclin aux prises avec son dernier amour.

Ce conte cruel du Paris des années folles suit le terrible apprentissage par Gabri d'une féminité déchirée entre désirs naissants et solitude irréductible, où le visage de l'être détesté devient d'autant plus haïssable pour la jeune fille qu'il se confond peu à peu avec le sien. Telle une nouvelle Électre, Irène Némirovsky n'épargne pas cette mère qui ressemble furieusement à la sienne et dont elle dresse le portrait-charge sous les traits d'une coquette aussi vaine que cruelle.

Toute une société déboussolée renaît ainsi sous la plume acide d'une auteure emblématique de l'entre-deux-guerres.

Née en 1903 à Kiev, **Irène Némirovsky** appartient à la grande bourgeoisie juive russe. En 1918, sa famille fuit la révolution bolchevique et finit par s'installer en 1919 à Paris. En 1926, elle épouse Michel Epstein, dont elle aura deux filles. Arrêtée en juillet 1942, peu avant son mari, elle est internée au camp de Pithiviers, avant d'être déportée à Auschwitz, où elle meurt dès son arrivée. Faisant suite à la redécouverte de son œuvre et à la publication par sa fille, Élisabeth Gille, d'une biographie (*Le Mirador*, 1992), le prix Renaudot 2004 a été attribué à son roman posthume, et inachevé, *Suite française*.



L'Ennemie
Irène Némirovsky

Cette édition électronique du livre
L'Ennemie de Irène Némirovsky
a été réalisée le 16 mai 2019 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207143889 – Numéro d'édition : 343629).
Code Sodis : U21974 – ISBN : 9782207143919.
Numéro d'édition : 343636.